

LE FLAGRANT DÉLIT

Je ne sais plus qui a écrit qu'en été précisément les dragons s'en prenaient aux éléphants. La chaleur était si accablante, lourde et humide, que je songeai que je ne me réveillerais pas si je m'endormais. J'allais me désintéresser dans mon lit. Je me levai avant le jour, sans avoir pu trouver de repos, car les mêmes doutes et les mêmes dilemmes me rongeaient. Celui à qui je voulais m'en prendre n'était pas un éléphant ; d'après mes observations, c'était plutôt un long bipède, un individu sournois à qui j'allais, d'un coup de poing, briser la trogne au grand musée. Jusque-là, ce type s'était montré d'un flegme tenace, rusé et goguenard. Il semblait vouloir me dire de son regard fuyant : « Pourquoi tu dérites ces conneries?! Je sais que tu le sais que je tronche ta Fjona. »

L'assaut des dragons à la gorge en feu était désormais compréhensible pour moi. On avait probablement prouvé que le sang des éléphants restait froid en été. Sur ce point, pour moi, ça clochait. Pour pouvoir les prendre en flagrant délit, c'est-à-dire tous les deux ensemble au lit, il me manquait des preuves.

À la fin de la semaine, quand la canicule avait enfin baissé, je voulus leur tendre un piège. Le samedi matin, je dis à Fjona que j'étais invité à B. et que j'en reviendrais le lendemain. Invitera-t-elle son amoureux à la maison cette nuit? Pardon de ne pas employer le vocable du quartier : son *trancheur*.

Je me rendis pour de vrai à B., Fjona aussi avait autrefois dressé la table pour cet ami de longue date, Roni Krisil (alias Edmond Kristo, ça me revient). J'avais fait sa connaissance à l'université des langues étrangères où nous étudions l'italien. Il interrompit soudainement ses études avant la fin de la deuxième année. Et, comme lui qui avait traîné les pieds, je ne parvins pas non plus à être diplômé. Une pleurésie, qui rechuta quelques temps après, me coupa de l'université à l'entrée de ma quatrième année. Mes soins durèrent des mois, tantôt je sortais du sanatorium, tantôt j'y retournais. Puis, comme j'étais devenu phthisique, je tournai le dos aux études et tentai de trouver un boulot.

Le père de mon ami Roni, Maznik Krisil, que j'avais prévenu la veille, m'accueillit avec générosité. Il n'oubliait pas, me dit-il, l'affection que j'avais portée à son fils, un campagnard qui avait osé se mêler à l'élite de la capitale. Ce sont ses mots, mais je le soupçonnai de les tenir de son fils à l'époque. Il se montra même surpris que je n'aie pas fait fortune, parce que j'avais encore